

LINTRUS

Petites envies de meurtre

(In : « Nouvelles fraîches »)

Cécile était amoureuse. Elle arborait un air de plénitude en permanence depuis trois mois. En fait, cette béatitude lui venait du fait que son ami Hubert l'avait demandé en fiançailles. Au fond, elle s'en fichait pas mal du vieux. D'ailleurs, cela ne pouvait être qu'une bonne chose ; il était enfin délivré à jamais de son affreuse bonne femme qui lui pourrissait l'existence.

Il y avait une masse importante de personnes qui suivait le cortège funèbre. Parmi elles, des notaires, des hommes d'affaires, des chefs d'entreprises ; en somme des gens très distingués. Et pour cause : monsieur de La Martinière était un descendant d'une grande famille aristocratique française.

Hubert se tenait bien droit, le regard fixe. Bientôt, il serait à la tête d'un immense empire. Pourtant, d'aucun ne le pensait capable de gérer le patrimoine familial. Ingénieur dans une usine de papier, ce jeune homme de trente cinq ans ne jouissait guère des qualités du parfait petit aristocrate. Or, Hubert semblait fermement décidé à remplir ses nouvelles fonctions. En souvenir de son défunt père...

Tandis que le croque-mort remuait la terre, Cécile jouait discrètement au solitaire sur son téléphone portable. La cérémonie était orchestrée par le prêtre attitré de la famille ; un petit bonhomme au visage rabougri. Celui-ci confessait madame de La Martinière depuis quelques années déjà.

Cécile, donc, jouait sur son téléphone. Elle n'était guère passionnée par ce qu'elle entreprenait, mais elle avait l'impression que le temps passait plus vite. Il faisait chaud en ce mois de juillet, et bien qu'elle fût très amoureuse de son fiancé, elle commençait à ressentir tous les troubles nerveux de l'envie de foutre le camp.

Tout à coup, Cécile fit un bond de recul. C'était la sonnerie de son téléphone ; le dernier tube d'un boys band à la mode. Tous les regards se tournèrent vers elle, accusateurs et menaçants. Cécile devint rouge de honte. Elle aurait voulu prendre la place du croque-mort afin de creuser elle-même son propre trou.

Au lieu de cela, toutes les personnes devant elle s'écartèrent, si bien que Cécile se trouvât au cœur de l'attention générale. Bientôt, Hubert se confondit en excuses et fit comprendre à l'assemblée qu'il n'était en rien responsable de ce fâcheux désagrément. Il poussa même la lâcheté en pointant Cécile du doigt.

Plus confuse que jamais, la jeune femme commença à paniquer. Elle tenta d'éteindre son téléphone, mais sous la pression, n'y parvint pas. La sonnerie retentit plusieurs fois encore. Très vite, des voix grasses montèrent en crescendo. Elles furent suivies ensuite par des sifflements, puis par des croassements de corbeaux mécontents.

Il fallait réagir. Hubert, piqué par un élan de courage, saisit violemment le téléphone et le propulsa dans les buissons loin derrière lui. La cérémonie pouvait enfin reprendre son cours. Le téléphone portable, quant à lui, gisait au sol, brisé en mille morceaux.

II

Une fois rentré dans leur petit appartement, le couple se disputa rudement. Chacun cherchait à rejeter la faute sur l'autre, à un tel point que la situation dégénéra en mélodrame. Cécile pleura beaucoup, parce qu'elle avait honte et que son téléphone était cassé. Hubert prit une bière et s'installa sur le canapé.

Puis, vers vingt et une heures, Cécile reçut un mail de sa collègue de bureau. Celle-ci lui annonçait son licenciement ! Quel choc ! Dans un premier temps, Cécile pensa à une mauvaise blague. Aussi, répondit-elle sur un ton léger et plein d'humour. Mais ensuite, la jeune femme se rendit compte avec amertume de l'exactitude des faits. Elle était bel et bien renvoyée ! Elle décida donc d'adresser un courriel à son employeur, car elle ne comprenait pas ce bouleversement si soudain.

La sentence ne se fit pas attendre ; son patron lui reprochait d'avoir pris un jour de congé dans une période délicate pour l'entreprise et surtout d'avoir malencontreusement égaré un dossier d'une importance CAPITALE.

Entre-temps, la sonnerie de la porte avait retenti. Sur le seuil se trouvait la mère de Hubert, qui semblait anéantie. Elle avait marché sur les quais de la Seine pendant des heures. Ses talons-aiguilles s'étaient lâchement rendus et la pluie avait mouillé ses pieds.

Cécile tapotait avec acharnement sur le clavier de l'ordinateur, quand tout à coup elle fut surprise par de petits cris aigus qui provenaient du salon. Elle reconnut immédiatement la tonalité de ces pleurs, elle en aurait mis sa main à couper. Il s'agissait de sa belle-mère. Mais que venait-elle faire ici à une heure pareille ?

- Madame de La Martinière ! Quelle surprise ! avait lancé Cécile avec une hypocrisie telle qu'un autiste l'aurait remarqué.
- Oh ! Je sais que ma présence ici doit vous surprendre. Mais je me sentais si mal, vous comprenez...
- Je suis navrée, belle-maman. Nous allons nous coucher.
- Je vous dérange. Je vais m'en aller.
- Mais non maman, intervint Hubert, restes. Tu prendras notre lit et nous, nous dormirons sur le canapé du salon.

Cette dernière phrase plongea les trois protagonistes dans un silence pesant. Cécile attendit un moment avant de prendre Hubert à part.

- J'ai une mauvaise nouvelle, dit-elle. Je suis virée !
- Quoi ? bégaya Hubert. Que dis-tu ? Tu... tu es quoi ?
- Virée, renvoyée, licenciée, congédiée, limogée, remerciée... enfin virée quoi !
- Mais pour quelle raison ?
- Ce n'est pas l'heure pour en parler. Nous avons un autre problème sur les bras.
- De quoi parles-tu encore ?
- Je parle de ta mère ! Tu savais qu'elle comptait venir ce soir, hein, tu savais ?
- Mais non, pas du tout ! Je te jure !

III

Hubert et Cécile discutaient dans la noirceur de la nuit. Il s'agissait de la troisième fois qu'ils revenaient sur le sujet de la belle-mère. C'était « l'invité surprise », celui qui bouleverse tous les plans et qu'on n'ose pas mettre à la porte par pitié ou par lâcheté. Hubert faisait partie de ce dernier cas de figure ; il était de nature couarde et vomissait à la vue de deux ou trois gouttes de sang. Il adorait sa mère, la vénait même, mais son caractère de vieille mégère embourgeoisée lui titillait les neurones.

Aussi Hubert ne pouvait-il pas se résoudre à jeter sa mère à la rue. Pourtant, il eût été en droit de le faire, compte tenu de l'enfance sordide qu'il avait dû endurer. Hubert se rappelait plus particulièrement des punitions infligées par sa mère. Elle excellait dans ce domaine, se surpassant chaque jour en ingéniosité. Hubert reçut une éducation stricte et ultra-religieuse, d'une telle tristesse que le garçon devint morne et sans vie.

Il était deux heures du matin lorsqu'on toqua à la porte du salon. Hubert et Cécile ne dormaient toujours pas.

- Entrez ! dit Hubert avec un léger grognement.
- Ce n'est que moi, glissa sa mère d'une voix douce. Dis-moi mon chéri, sans vouloir te commander, pourriez-vous remettre votre conversation à demain. Je ne parviens pas à m'endormir. Je dois me rendre à la première heure chez la manucure et je n'aimerais pas avoir une mine défraîchie.
- D'accord maman, désolé. On ne fera plus de bruit, c'est promis. Va te recoucher.
- Bonne nuit mon poussin... (petite hésitation) bonne nuit Cécile !
- Bonne nuit madame.

Ce « madame » avait claqué contre la porte et s'était répandue en mille morceaux dans le salon. Elle était rusée cette vieille bique ! Elle possédait le don de manipuler les gens et encore plus facilement son propre fils. Mais si la vieille voulait s'essayer à ce jeu-là, Cécile ferait une redoutable prétendante au trône.

A suivre...